

V A N E S S A   B A R B A R A

LES NUITS  
DE LAITUE

*Roman traduit du portugais (Brésil)*  
*par Dominique Nédellec*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
*Noites de Alface*

© Vanessa Barbara, 2013. French publication by arrangement  
with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K.,  
Frankfurt-am-Main, Germany, and Agência Riff,  
Rio de Janeiro, RJ, Brazil.

© Zulma, 2015, pour la traduction française ;  
2017 ; 2020, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.  
Illustration © Lara Harwood.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Les Nuits de laitue*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

## 2. LE FACTEUR

En vérité, tout commença avec Aníbal, le facteur, lorsqu'il passa en souhaitant de joyeuses Pâques (alors que c'était la fête des Mères) et remit par erreur une lettre à Otto. On était en mai – soit deux mois après le décès d'Ada, survenu en mars, en plein automne.

Aníbal n'avait pas songé à mal. D'abord, c'était le facteur le plus désastreux de tout le bureau de poste depuis au moins vingt ans : il confondait pratiquement toutes les maisons, donnant à Ada ce qui était pour Iolanda, à la pharmacie Nebraska ce qui était pour Mariana ; pendant qu'il attendait que les destinataires aient signé l'accusé de réception, il laissait tomber par terre la moitié du courrier, alimentait les flaques d'eau en grandes enveloppes ; il distribuait à tort et à travers paquets, factures et lettres d'amour à qui voulait bien les recevoir. « Pourtant, en général, je mets dans le mille », prétendait-il chaque fois que quelqu'un se plaignait de ne pas être le bon destinataire ; Aníbal se lançait alors dans une vérification à la diable de tous les télégrammes, relevés de compte, promotions pour couches ou tomates à 1,99 chez Sonda, sans jamais parvenir à rien de concluant. Certaines lettres passaient entre les mains de tous les habitants du quartier, sauf de ceux qui auraient dû les recevoir ; elles décrivaient ainsi de drôles de loopings avant d'être ouvertes et finalement jetées au panier, le délai de paiement ayant

expiré – « Regardez-moi ça, une facture d'électricité de 1997 ! » s'exclamait Nico, à la lumière d'une lanterne. Mais il ne faut pas voir tout en noir. Certains habitants, n'ayant pas la force de se révolter, finirent par entamer une correspondance avec les enfants, neveux et nièces d'inconnus, nouant ainsi des relations sincères et diffusant les nouvelles autour d'eux.

Habituellement, les choses s'amélioreraient sensiblement en septembre, avec l'arrivée du facteur intérimaire, qui jamais n'aurait laissé se mouiller un magazine télé. Le facteur intérimaire n'était guère bavard, il portait des lunettes, adressait à tout le monde des salutations conformes aux conventions et remettait à Iolanda ce qui était destiné à Iolanda. Le facteur intérimaire s'acquittait en temps et en heure des mensualités de sa mutuelle dentaire.

De toute façon, les autres mois de l'année, remettre les lettres aux mauvaises personnes créait du lien social entre voisins – Teresa sortait pour protester, Nico se rendait chez Mariana pour lui donner une facture de gaz en mains propres, et ainsi de suite. Bref, ce fut donc sans songer à mal que le facteur confia à Otto une lettre adressée à Iolanda, malgré le pressentiment que cette dame n'habitait pas exactement à cet endroit – ce qui obligea le veuf à sortir de chez lui pour aller sonner au n° 37.

L'erreur survint alors qu'Otto, installé dans son fauteuil, essayait de déchiffrer la notice des médicaments qu'il venait d'acheter. Le nez sur le minuscule bout de papier aux lettres tremblotantes, sans quoi il n'arrivait pas à lire, il cherchait à vérifier s'il était question d'ulcère peptique dans la liste des effets indésirables, comme le lui avait certifié Nico, et si un « décès » était bel et bien envisageable. Il fut inter-

rompu par les couplets du facteur (qui, cet après-midi-là, chantonnait *Ferdinand VII* à deux voix) et par son habituel : « Le courrier est sur le muret ! »

« J'ai laissé les dollars sous le pot de fleurs ! » ajouta Aníbal, qui n'avait jamais eu pour préoccupation majeure de tenir des propos sensés.

Otto s'extirpa lentement de son fauteuil et traîna ses savates en maugréant. Il entrebâilla la porte, s'assura qu'Aníbal avait déjà tourné le coin de la rue et finit par mettre le nez dehors, tout en redoutant de tomber sur Teresa ou n'importe quel autre voisin.

Sur le muret, il trouva une lettre qui n'était pas pour lui. Il enragea aussitôt contre Aníbal : cent fois il lui avait expliqué que ce n'était pas ici qu'habitait Iolanda. Pour autant, il ne voulut pas courir après le facteur, par crainte de se retrouver embarqué dans une nouvelle conversation impossible. Peut-être Aníbal allait-il l'obliger à faire la troisième voix pour chanter en chœur *Ferdinand VII*, ce qui lui semblait par avance épuisant et inutile.

Le vieux, bouffant de colère, se dirigea vers la maison de gauche, où habitait Iolanda. Par-dessus le marché, la voisine se refusait à installer une bonne boîte à pain-lait-lettres, ce qui obligeait les livreurs à sonner et à subir une épreuve de plus : lorsque Iolanda venait leur ouvrir, elle pouvait se mettre à papoter avec un enthousiasme débordant sur n'importe quel sujet lui passant par la tête. Sans parler de ceux qui criaient, de bon matin : IO-LAN-DAAAA pour l'inviter au bingo ou au bal de printemps.

Otto était las et de mauvais poil. Il était préoccupé par l'ampoule qui avait grillé dans la chambre, par la possibilité de contracter un ulcère peptique et par le fait qu'Ada l'ait quitté sans lui avoir appris à

repasser. Au bout du compte, pour une chemise, fallait-il commencer par les manches ou par le col ? Était-il nécessaire de la repasser à l'envers ou était-ce sans importance ? Que faire en cas de plis récalcitrants : asperger avec de l'eau ? De l'alcool ? Relaver ? Et les boutons, risquait-on de les faire fondre ?

Le vieux avait déjà appris beaucoup de choses, mais repasser son linge, c'était au-dessus de ses forces. Quant à le plier, il n'avait jamais réussi et ne réussirait jamais. Pour ses chemises, il rabattait les manches et donnait à l'ensemble une forme plus ou moins carrée ; du coup, elles se retrouvaient aussi froissées qu'au départ. Alors qu'Ada avait une façon délicate de disposer les manches vers l'intérieur et de retourner la chemise sans provoquer la formation du moindre pli : avec elle, tout était délicieusement symétrique et lisse.

Il aimait la regarder manier le fer à repasser, en général le dimanche après-midi. Elle traitait le tissu comme les tulipes et le chou-fleur : avec délicatesse et méticulosité. C'était comme un ballet, mais avec des cols, des revers et des serviettes de table. Ada profitait de ces moments pour plonger dans ses pensées, se perdre dans un monde qu'Otto connaissait bien – ou du moins le pensait-il à l'époque. « Je déteste les choses qui se fripent, qui se ratatinent, lançait-elle subitement, un tantinet irritée.

— Comme quoi, par exemple ? Les bananes ? répondait Otto, heureux de tenir une occasion de la taquiner.

— Parfaitement. Les fruits, les habits, les gens. Tu sais ce qui me désole ?

— Quoi donc ?

— Le fait de me ratatiner, de devenir moi-même